

Egg

Michèle Plomer

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plomer, M. (2008). Egg. *Moebius*, (118), 79–86.

MICHÈLE PLOMER

Egg

La mère est consciente de la méchanceté d'« Eggroll ». Elle m'en a fait l'aveu discret, par une question, ou peut-être réfléchissait-elle à voix haute lorsqu'elle m'a demandé si tous les enfants étaient aussi « impatients » et « imparfaits ». Les adjectifs sont les siens. J'ai souri et j'ai fait *yes* avec le haut de mon corps, assise sur le grand sofa recouvert de soie nacrée, alors que je voulais faire *no*. En fait, je voulais répondre *I don't know*, mais un professeur d'anglais d'expérience se devait de connaître la nature des enfants. Ça m'a quand même soulagée qu'elle pose la question.

Je me réveillais toujours avec des restes de rêves de malice, parfum sauce à la prune. Des rêves emplis des tribulations d'une enfant trop nantie, emplis de son inhérente absence de légèreté. Le jour, elle imposait son régime de terreur. La terreur des crayons projectiles, des moues interminables, des syllabes mandarines décortiquées, de sa roue de tricycle rutilant écrasant mon gros orteil dans l'ascenseur, de ses yeux secs quand ils auraient dû être mouillés, de ses prunelles qui tremblaient comme un sismographe révélant ses tractations incessantes. Sa vie était depuis toujours peuplée d'adultes embauchés pour la dresser, la mouler, lui dérober ses plaisirs de gamine. Ma venue était la crevette sur le chop suey, je l'embêtais avec mes leçons, mes lectures, mes règles étrangères.

Je ne devais pas prendre ses colères pour moi, m'avait dit le père par la bouche de son bras droit, un ancien militaire qui maniait le téléphone cellulaire comme un maître et qui agissait comme interprète de fortune. Elles n'étaient pas seulement pour moi, mais aussi pour son chauffeur attiré ; pour le prof de piano qui venait la faire

pratiquer tous les soir; pour la bonne qui couchait dans un garde-robe non chauffé; pour sa mère aussi, parfois. Pour lui, jamais. Lors de cette première rencontre, il m'avait aussi dit qu'il préférerait le caractère de sa fille à celui de sa femme. Sa femme, assise à ma gauche sur le grand sofa de soie nacrée, regardait ses pieds. Moi, assise dans une dynastie du XVIII^e siècle, je regardais mes pieds. Le bras droit regardait les messages sur son cellulaire. Eggroll, assise à ma droite, s'est levée, s'est dirigée en souriant vers son père et lui a écrasé les pieds, nus dans ses babouches en bambou, d'un bond retentissant de ses talons en cuir tapant, et ils ont ri aux larmes tous les deux.

Je devais donc préserver mes forces. Je répétais des mantras de paix universelle dans mon bol de riz.

— *Is the Egg really evil?* m'avait demandé mon frère dans un courriel des débuts.

Elle était indéniablement un rouleau gâté et aigri. Rien de printanier à l'intérieur de ses sept ans mais, à l'extérieur, elle était lisse et neuve. Ses dents pointues et blanches brillait. Ses cheveux, savonnés tous les soirs avec un shampoing à la poire Crabtree & Evelyn que le chauffeur rapportait de Hong-Kong dans la Bentley noire, brillait. Elle ne mettait jamais de chapeau dans le froid record de mon premier hiver chinois. Dans son manteau Dior rose dragée, Egg reluisait dans la grisaille de février comme Satan à l'Armée du Salut. On la reconnaissait. Une enfant privilégiée. Une enfant issue de l'argent dont on ne veut pas connaître la provenance. Une mutation génétique. Un citoyen nouveau. On la regardait, puis on baissait les yeux, pour porter son jugement ou son envie vers son bol de nouilles.

Mais elle était mon salut.

Evil ou pas.

Egg était plus que mon gagne-riz; elle serait mon univers. Personne ici ne parlait ma langue. C'est l'enfant qui briserait mon isolement, au rythme où je réussirais à lui mettre du vocabulaire et des temps de verbe dans la bouche. C'était tout un aiguillon. Certes, j'étais bien payée, mais les résultats étaient garantis par ma lucidité. Je me suis embarquée vers la Chine avec la seule image d'elle peinte délicatement sur deux tasses en porcelaine que

m'avait léguées ma grand-mère. Je n'avais pas vu la cage vers laquelle je m'étais envolée, pas réalisé que l'étanchéité de mon contrat de travail assurerait ma célérité à la tâche. Ce sont les parents d'Egg qui avaient pondu ces conditions. J'ai répondu à mon frère : *No, she is not evil*, mais peut-être les parents. Je fais mon enquête et je te reviens.

Je doutais sincèrement de la vilénie de la mère, puisqu'elle passait ses journées entières dans son bureau, à pleurer—devant son ordinateur, en lisant des romans-fleuves, étendue sur le grand sofa. Elle avait en permanence le teint *nausée vague* à la mode depuis trois millénaires chez les femmes de la haute. Elle ne mangeait jamais les grands poissons plats préparés par la bonne qui venait du nord, d'un pays de rivières aux poissons plats. Egg s'attaquait toujours à la tête des poissons et disloquait d'un habile coup de baguettes les yeux qui faisaient « pop » entre ses dents.

La mère n'avait guère les réserves nécessaires pour fomentier le mal. Je ne savais même pas comment elle réussissait, une fois par jour, à mettre les élégants verres noirs qui cachaient ses yeux bouffis, à descendre au garage avec une mallette en cuir et à prendre le volant de sa Mercedes. Quoiqu'elle eût aussi un chauffeur personnel, qui passait son temps à astiquer les carrosseries, elle était fière de savoir conduire—cela paraissait. Par ailleurs, seule dans l'auto, elle pouvait pleurer avec ses chansons. Je les entendais, à travers les vitres levées.

Quand Egg a commencé à pouvoir me parler avec aisance, malgré tous ses mauvais efforts, elle n'arrivait plus à discerner quelle langue lui sortait de la bouche. Affairée à remplir un petit questionnaire intitulé *My Family* pour son cours d'anglais à l'école, elle réfléchissait à la réponse à la question « Quel travail fait ta maman ? » et m'a demandé : *How do you say: "She goes to the bank", in English?*

You are speaking English, lui ai-je répondu, du grand sofa en soie nacrée.

Je crois que ça a été le pire jour de sa vie.

Bon, si ce n'était pas la mère qui faisait tourner sa fille au vinaigre, ça devait être le père.

Je n'avais pas beaucoup de données sur lesquelles baser ce volet de mon analyse, puisque je ne l'ai revu que trois mois après notre rencontre initiale. Il faisait des millions dans une grande ville du nord où il avait une autre femme et le fils qui lui était nécessaire. Il téléphonait à Egg tous les soirs pour lui poser exactement les deux mêmes questions : avait-elle mangé ses yeux de poisson au souper et quelle était la personne qu'elle aimait le plus au monde.

Tous les soirs, la mère se plantait les index dans les oreilles pour ne pas entendre la réponse.

Sauf qu'un soir, l'avant-veille du Nouvel An chinois, il a demandé à parler à sa femme, après le ping-pong habituel avec sa fille. La mère a poussé un cri de désarroi, fort pour quelqu'un de sa complexion et, moins d'une minute plus tard, la bonne ouvrait la porte au père, à son bras droit et à un bras gauche que je n'avais jamais vu auparavant. Ils étaient tout sourire. Le bras droit m'a baragouiné que le lendemain nous partions en « famille », le mot est du bras droit, pour une île la mer de Chine, pour fêter l'arrivée de l'année. La mère a pâli d'un ton. Egg a fait la version cantonaise de la danse des canards. La bonne a empoigné la valise à roulettes du père et s'est dirigée vers la chambre du maître.

Tel qu'annoncé, je me suis retrouvée quinze heures plus tard avec mes bagages ouverts sur le grand lit de ma chambre du Sheraton cinq étoiles de l'« Hawaï de la Chine », les mots sont du Sheraton. Tout le cortège du père était avec nous. Les deux bras, une femme et un enfant chacun, avaient fait comme moi le trajet dans la section économique du tonneau South China Airlines. À leur excellente humeur, je comprenais qu'aucun d'entre eux ne payait le voyage.

À ce stade, papa semblait avoir la cote.

Le lendemain matin, l'empreinte de tous mes précédents voyages à la mer dictant ma conduite, je coupais les étiquettes de mon nouveau costume de bain, lorsque le téléphone de ma chambre a sonné. Le bras droit m'a dit que nous nous retrouvions tous à 9 h, au golf miniature intérieur, pour un tournoi « familial ».

— Mais... il fait soleil comme à Hawaï.

— ...

Bon.

Ainsi, toute la journée, au son des vagues frappant la plage dehors, nous avons profité, « en famille », de la myriade de divertissements intérieurs et climatisés de l'hôtel. J'avais baissé ma garde vis-à-vis du papa à cause de ma chambre de luxe. Je me suis ressaisie pendant la journée, me disant qu'il y avait quelque chose de vampirique, ou du moins de la mauvaise volonté, à fuir sciemment le soleil. En fait, tout le clan avait des traits familiaux communs : la peur du soleil, la peur de l'eau salée, celle du contact des pieds nus et du sable, de l'alcool et du dépaysement. J'étais à la mer avec les Dracula.

Ce n'est qu'à la tombée du jour que la compagnie a commencé à sentir l'appel du large. Les enfants étaient surexcités. Les hommes se frottaient les mains. Finalement, le père a toussoté et a pointé sa montre en disant en chinois : « ...22 h ; ...bus est blanc. »

C'est tout ce que j'ai compris.

À 22 h, nous nous entassions dans un minibus blanc conduit par un chauffeur local que le bras droit avait réservé. Le véhicule a quitté le bunker du Sheraton avec ses gardiens en tenue militaire et a emprunté la route menant à la plage publique. Entre les riches et la plage, les boutiques d'un bidonville offraient une brochette de délices pour assouvir les besoins les plus primaires des touristes en période de festival chinois. Nous avons sillonné les rues, évitant à peine les chiens émaciés et les pieds bots non habitués à la circulation minibussienne. Nous nous sommes arrêtés devant une cabane sale, éclairée de lanternes en papier rouge. J'ai compris alors pourquoi nous étions venus sur cette île. Rien à voir avec le soleil. Nous étions ici pour perpétuer une tradition vieille comme le monde, mais prohibée pour raisons de sécurité publique depuis les dix dernières années dans toutes les villes de la Chine. Nous étions venus faire exploser le ciel pour épouvanter les esprits maléfiques qui pourraient vouloir s'en prendre à nous l'année durant.

Nous étions dans un Hawaï pyrotechnique : policiers pauvres faciles à soudoyer, étendue déserte le soir, ciel noir, feux d'artifice de contrebande en abondance, pour qui pouvait payer.

Les hommes ont commencé à agir comme des possédés, s'exclamant devant chaque nouvel engin explosif que leur montrait le tenancier de la boutique illégale. Moi-même, j'étais envoûtée par les emballages tapissés de dragons et de démons, mais ma bande était franchement pyromane. Les boîtes qu'elle choisissait à coup de dix s'entassaient le long du minibus blanc. Le tenancier a fait signe à un employé de guillotiner le bout du crâne de quelques noix de coco et de les donner aux femmes et aux enfants qui s'impatienzaient dans le noir. Il a fait la distribution de pailles.

Le choix terminé, le père a tendu une épaisse liasse de billets et on a entassé le butin dans le minibus par la porteglossière. Il a fallu que les enfants s'assoient sur des genoux adultes pour faire de la place. Avant de refermer la porte, le patron a mis quatre bâtons en bambou, longs comme des bâtons de ski, avec les boîtes. Le père a dit quelque chose en chinois et tous les hommes, plus le chauffeur, ont éclaté de rire. Je crois qu'il avait dit que ça ferait *boum* si nous avions une collision sur le chemin sans lumière menant à la plage.

Puis le ciel s'est allumé. Pétards, fusées, cartouches et cent autres véhicules pour le feu et la poudre torpillaient de partout. Ensorcellement. Les hommes les avaient placés dans le sable—individuellement, en série ou en lots—, exécutant en silence les gestes de cet art millénaire qui leur avait été transmis par leurs lignées hérétiques. Certaines fusées devaient être déballées, puis amorcées avec douceur, d'autres allumées simultanément, en jetant une allumette à même la boîte. Ils avaient positionné femmes et enfants hors du rayon de danger et enflammaient les mèches, tour à tour, dans une pantomime rythmée. Nous étions à l'extérieur du cercle des hommes, mais unis avec eux dans notre surdité commune. Les premières barres de la symphonie d'explosifs avaient calfeutré nos tympanes. Les lumières fulminaient dans un silence fantomatique. Les femmes et moi étions subjuguées. Les enfants en transe, d'effroi et de magie, enregistraient inconsciemment à leur tour les gestes du rite. Trois hommes et un chauffeur avaient mis le ciel de l'île en feu. Le père, sur une plage déserte, en mettait plein la vue aux dieux et aux démons

qui voudraient s'en prendre à sa femme et à sa fille et à nous, les bras, qui usions notre vie à le servir. Ces feux, il les allumait aussi pour protéger son fils et l'autre femme qui pleuraient, seuls dans un lit du nord de la Chine, et pour maudire le gouvernement qui l'écartelait entre deux familles et qui émasculait les hommes.

Mais il n'y avait pas que les dieux qui écoutaient. La plage n'était pas déserte.

Aussitôt le spectacle commencé, une trentaine de badauds ont surgi de la noirceur. Peut-être s'y trouvaient-ils déjà, mais l'éclairage produit par les feux ne révélait le décor au grand jour qu'un instant à la fois. Dans les lueurs, je me suis aperçue qu'ils n'étaient pas de simples badauds, mais des indigents pieds nus, des femmes et des hommes vêtus de haillons, avec des cheveux épars et des mains déformées. Certains d'entre eux semblaient très vieux. Ils se tenaient avec nous en silence, mais regardaient le sol où étaient placées les roquettes. Egg, qui les épiait aussi, a soudainement percé le feutre en criant : « Ba ba ! » Une femme courbée courait vers le tison rouge d'une série de cartouches qui venait à peine de terminer sa pétarade. Le père a empoigné une des tiges en bambou et a frappé le dos de la vieille sans hésiter. Elle a hurlé de surprise... ou de douleur. J'étais sidérée. Nos hommes ont pris les autres bâtons au sol et les ont brandis vers les pauvres qui les encerclaient maintenant.

— Pourquoi ton père a-t-il frappé cette femme ? Elle veut seulement voir de plus près ! ai-je dit à l'enfant.

— *They don't want a closer look.* Ils veulent récupérer le métal et le carton sur les pétards pour les revendre. *But they are too hot.* Mon père dit que les coups de bâton font moins mal que les brûlures.

Elle avait raison, la menace des bâtons n'avait aucun effet sur la détermination des gueux. Ils ne travaillaient pas en groupe, c'était premier arrivé, premier servi, et seuls les plus téméraires auraient une part du butin. La nuit s'est emplie de hurlements, de colère et de souffrance. Le sifflement des coups se mêlait à celui des fusées en décollage. L'air a commencé à sentir la chair brûlée. Impossible d'éteindre les mèches allumées. Nous assistions à la scène par images saccadées, comme dans un film au ralenti, au

gré des feux multicolores qui éclataient dans le ciel, pour les dieux, bien au-dessus du tourment des hommes.

J'ai pris la petite dans mes bras ; elle s'est laissé faire. Sa mère s'est tournée vers moi. Elle pleurait. J'ai fait un signe de tête en direction du minibus blanc. Elle a répondu « oui » de la sienne et nous nous sommes mises à trotter vers le stationnement en terre battue. Les autres femmes nous ont suivies, leur enfant dans les bras, avec la dernière qui fermait le pas à reculons pour nous avertir lorsqu'un tison menaçait d'atterrir sur nos cheveux. Nous sommes montées en silence. J'ai assis la petite sur les genoux de sa mère et j'ai vérifié l'état de ses cheveux, de ses épaules nues dans sa robe d'été. Puis, la maman s'est mise à chanter une chanson douce, que les autres ont entonnée. J'ai reconnu les mots « étoile » et « enfant » dans le refrain. Dehors, la cadence des explosions ralentissait, mais les hommes sont restés jusqu'à la toute fin, et même plus longtemps, pour s'assurer que les derniers morceaux de métal s'étaient refroidis. Ils donnaient des petits coups du bout de leurs bâtons sur toutes les boîtes détonées. J'ai su que c'était pour s'assurer qu'il ne restait pas d'explosif retardataire, cause fréquente de brûlures horribles et d'amputations instantanées sur l'île.

Quand les hommes ont regagné le minibus, ils ont lancé les bâtons sur la terre battue. Leur visage et leur chemise étaient mouillés de sueur. Le chauffeur a mis le moteur en marche en demandant : « Sheraton ? » Dans la flaque de lumière des phares du véhicule, un adolescent est apparu. Il n'avait pas de cheveux et il lui manquait une oreille. Il ramassait les bâtons.

Le père s'est tourné vers sa femme. Elle lui a tendu la main ; il l'a prise. Puis, il m'a regardée et m'a dit en anglais : *I am so sorry. China is not always a good place.*

Il fallait que j'écrive à mon frère, dès le retour, pour lui dire que mon enquête était terminée.